

XYZ. La revue de la nouvelle

Nous vivons une époque formidable

Joseph Jean Rolland Dubé



Number 35, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3911ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rolland Dubé, J. J. (1993). Nous vivons une époque formidable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (35), 20–30.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

NOUS VIVONS UNE ÉPOQUE FORMIDABLE

JOSEPH JEAN ROLLAND DUBÉ

Partout le mirage du corps est extraordinaire. C'est le seul objet sur lequel se concentrer, non comme source de plaisir, mais comme objet de sollicitude éperdue, dans la hantise de la défaillance et de la contre-performance, signe et anticipation de la mort, à laquelle personne ne sait plus donner d'autre sens que celui de sa prévention perpétuelle. Le corps est choyé dans la certitude perverse de son inutilité, dans la certitude totale de sa non-résurrection.

Jean Baudrillard, *Amérique*

Au loin, sur la table, le poisson, le brochet, terrassé, dévasté, écrasé par sa propre puanteur, par une odeur moribonde désincarnée, aspirait à la vie bouillie, à la résurrection pochée. Il n'était possible de voir qu'une seule de ses faces, qu'un œil radin et globuleux, qu'une seule bille radical qui roulait, à grande vitesse, dans la contrée des vagues éteintes, au pays des espoirs oubliés.

Sa carcasse défaite donnait à voir des spectacles troublants. Côté décortiqué, la ligne latérale débutait par une masse noire, non loin de l'indicible opercule: un *sputnik* de pourriture aux tiges écourtées.

Écourtées par le déluge.

La ligne latérale, cette trajectoire miraculeuse, se poursuivait jusqu'à la queue, dont la nageoire était déchirée à deux endroits.

L'hameçon que le brochet avait encore à la gueule lui donnait des airs de cobaye de pesée solitaire.

Moi, Ester De Méthyle, je le mangeai.

Mais cela, c'était hier.
Et hier ne m'intéresse déjà plus.

Moi, sur le sol, appuyée contre le lit dont la couverture égarée recouvrait la froideur du béton, moi, je le regardais dévorer la fétidité. Une fétidité écœurante qui m'incitait à replonger dans le bol que je tenais du bout des doigts.

Vers l'avant, retroussée, je devenais double.

C'était pourtant clair.

Il voyait blanc.

Aujourd'hui, je me levai relativement tôt. Vers sept heures, je crois. Heure normale de l'Est. À Montréal. Un son strident déchira le silence délicieux de ma chambre, catapultant mon corps nu hors de l'attraction de mon vaste lit. Je me retrouvai sous le torrent d'une douche vivifiante puis, épongé, sur le pas de la porte de ma résidence, où une copie du journal du matin m'attendait sans mot dire.

Armé d'un grand verre de jus d'orange reconstitué et d'une douzaine de flacons de vitamines, je m'installai sur la table de la salle à manger, puis étalai le journal devant moi. L'ambiance matinale était assurée par la cafetière qui roucoulait grotesquement, pleurant l'ébullition de larmes flagrantes. Un bouillonnement aguichant, ma foi presque bolivien.

Un maelström sonore assommant transgressa le calfeutrage de la fenêtre du salon. Bien qu'aliénant, ce soudain tourbillon de décibels ne me surprit aucunement. En effet, depuis plusieurs jours, on détruisait les restes carbonisés d'une église à quelques rues de chez moi. Tout juste en face d'une station-service, celle qui venait tout juste de changer de propriétaire. Sans broncher, j'enfilai le casque d'écoute de mon baladeur.

Progressivement, je m'éveillais.

Moi, Ester De Méthyle, homme d'affaires dans la trentaine.

Mais rien ne pressait.

Je n'avais qu'un seul rendez-vous, aujourd'hui: un dîner dans un restaurant éthiopien, en compagnie d'un client.

En avalant les comprimés de vitamines au rythme fulgurant d'une musique désordonnée, je parcourus du regard les grands titres et les colonnes du journal. Je lisais ici et là, librement, au hasard des pages. Le matin, il m'arrive souvent de délirer un peu. Aujourd'hui, je m'imaginais une lectrice à la voix luxuriante, délectable, me résumant somme toute assez bien le contenu du quotidien.

À tous les trente ans, depuis le début des temps, la poussière enfin retombée joue la carte de la crédibilité. Tour du bloc, premier pas au sein d'un cortège anthropologique ou entrée en jeu des forces universelles, elle se retrouve confrontée à l'incroyable beauté de l'incident souverain. Puis, affolée, elle retourne à la terre pour s'y perdre.

Cette voix que tu t'imagines si souvent, Ester, mon ami, cette voix, c'est moi.

Après la douche, le journal, le café et les vitamines, je respectai ce matin encore mon rituel journalier. J'enfilai un maillot de corps minimal et m'installai sur la selle de ma bicyclette stationnaire. Tout juste devant le gigantesque écran de mon téléviseur. Je fixai les électrodes du système de surveillance cardiaque de l'exerciseur sur ma poitrine.

Je pédalais lentement au début et augmentai peu à peu le rythme. À l'aide de la télécommande, rupestrement fixée à la droite du guidon de la bicyclette stationnaire, j'allumai le téléviseur.

Il vit tout d'abord une voiture s'écraser sauvagement contre le derrière d'un camion rempli d'oranges. Ensuite, une publicité pour une chemise — qu'il trouva franchement hideuse. Puis, vinrent tour à tour une démonstration de tennis collégial, l'emplacement de la raison, quelques difficultés techniques temporaires, de la famine, de la séduction, un grand orchestre, un mort, trois blessés, un fermier à la fine pointe de la technologie, un cyclone dévastateur...

J'accélérai encore le rythme de mes pieds sur le mécanisme de propulsion. Je restai bouche bée devant un documentaire sur la lobotomie. Ailleurs, une femme s'agitait devant une carte du continent nord-américain. Elle résuma sommairement les conditions météorologiques pour les trois prochains jours. En pédalant de plus en plus vite, j'atteignis ma vitesse de croisière et stabilisai la cadence.

Droit devant, un autobus scolaire en feu se consumait. Lui, il suait. Des tissus de mauvaise qualité étaient en solde, quelque part... Ailleurs, une faillite bancaire engendrait un vaste scandale... Et il continuait à pédaler, impitoyable...

Il commençait à m'exaspérer.

Il admirait une chaîne de montagnes en contre-plongée, suivie d'un raid aérien au ralenti...

Sur un canal communautaire, un artisan sculptait le visage d'un vieux pêcheur. Ester passa sans le remarquer. Par contre, il observa longuement une danseuse du ventre, mais un chanteur libanais bedonnant le fit à nouveau changer de station. Il eut ensuite droit aux détails d'une épidémie, à une autre lobotomie, à un coureur épuisé, à un artiste contemporain expliquant sa démarche puis, en dernier lieu, à l'arrivée du vainqueur d'une course de Formule 1. L'écurie jubilait. Il abandonna la télécommande, le baladeur, puis la bicyclette stationnaire. Sa séance était terminée. Il s'habilla prestement et monta à bord de sa voiture. Il quitta sa résidence, en roulant rapidement vers son unique rendez-vous de la journée.

Sur le pare-brise de ma voiture, un déluge ahurissant limitait toute visibilité à moins d'un mètre.

« Ester, mon vieux, inutile d'essayer de voir plus loin que le bout de ton nez... », me dis-je à voix basse, la mine renfrognée.

Je m'assurai que toutes les vitres électriques étaient solidement remontées. Elles l'étaient. C'est qu'elle semblait venir de partout, cette eau. Elle était tellement envahissante que quelques fines gouttelettes parvinrent même à s'immiscer entre le caoutchouc

isolant et les vitres des portières. C'était l'océan Pacifique tout entier qui semblait vouloir s'effondrer d'un seul bloc sur la carrosserie de ma luxueuse berline. Par pur réflexe, je laissai une main crispée sur le volant. En vérité, je me laissais conduire par la situation. Il aurait été totalement illusoire de penser pouvoir faire autrement. La voiture avançait lentement, comme transportée par une force extérieure à la sienne.

J'étais nerveux.

Mes yeux clignaient anormalement.

La gorge étreinte par l'anxiété, j'avais peine à respirer.

Finalement, au bout du tunnel, le soleil surgit.

Éblouissant.

Comme une délivrance.

Je quittai le lave-auto en toute hâte.

En passant devant l'église calcinée, qu'une équipe acharnée démolissait toujours avec frénésie, je me jurai de parler au plus tôt de cette expérience immensément désagréable avec mon psychiatre.

Ester, mon ami, tu es complètement fou... Tellement sérieux et immature à la fois... Comment penses-tu apprendre, si tu passes ton temps à flotter dans la superficialité comme tu le fais actuellement ?

Tu sais, avant de partir, de disparaître, de s'autorayer, il nous faudra fortifier nos assises.

Nous devons répéter.

Répéter chaque geste mille et une fois, nous assurer d'un minimum de contrôle sur le médium. Et toi, tu batifoles, tu t'inventes sans cesse de nouvelles raisons pour tourner en rond...

Le rendez-vous d'affaires se déroula sans heurts. Dans le décor chaleureux du petit mais fort sympathique restaurant éthiopien, devant un véritable festin, mon interlocutrice et moi discutâmes de la possibilité d'implanter le premier véritable programme intégré de traitement des eaux usées en Pologne. La discussion fut vive et animée par moments, mais je crois fermement que la compagnie que je représente décrochera le contrat.

La civilisation est un miracle.

Un miracle, un miracle, un miracle, un miracle.

Ma cliente potentielle quitta le restaurant avant moi.

Elle devait retourner au bureau.

Pour ma part, je terminai de manger sans elle, accompagné seulement par la voix de ma secrétaire, à l'autre bout de mon téléphone cellulaire, à qui je fis un bref rapport de la rencontre.

Cette conclusion répond aux besoins que la statue pleine d'air revendique. Peut-être avons-nous encore la nostalgie du travers des âges. Peut-être cette recherche servira-t-elle à quelqu'un, quelque part, un jour.

Espérons-le.

Après ce repas orgiaque, j'avalai un Xanax.

Digestion oblige.

Puis, je décidai de me dégourdir les jambes.

En quête de chaleur, je sortis du restaurant et regardai le ciel.

Il était morne.

Il s'était couvert.

Domage...

J'aurais voulu marcher pendant des heures, accablé par une chaleur sidérurgique, prêt à succomber à l'euphorie de la torréfaction.

Pourquoi pas, après tout ?

Allez, en route.

Après l'Éthiopie, l'Amazonas !

Rien n'est trop beau, en cette fin de XX^e siècle...

Nous vivons une époque formidable.

Ester, mon ami, mon amour, je t'en conjure, ignore ces brumes troublantes, ces tempêtes qui se souviennent à peine des pouvoirs affranchis... Ne te laisse pas atteindre comme tant d'autres avant toi,

assoupis, vivant en vain le lendemain assuré par leur goût du luxe, au lieu de se concentrer sur l'essentiel...

Je garai ma voiture dans le stationnement des installations olympiques et entrai de plain-pied dans le *Biodôme de Montréal*. Pendant le reste de l'après-midi, j'arpentai de long en large le simulateur de forêt tropicale.

D'un pas rapide.

Allégrement, je croisais les touristes — tantôt français, tantôt américains — qui s'émerveillaient devant des oiseaux aux coloris flamboyants. Bientôt surexcité, en proie à de vagues vertiges, je continuai ma ronde folle autour de ce site simulé ma foi assez réussi. Je me détournais de temps à autre de mon parcours et passais à toute vitesse à l'intérieur d'une sombre caverne remplie de chauves-souris. Mais je revenais aussitôt à la forêt tropicale. Je nageais dans la sudation, dans la légèreté surprenante de cette chaleur éclairée. Lors d'une courte pause sur une plate-forme d'observation, tout juste derrière une chute d'eau, je rencontrai un Français couvert de sueur, qui me lança, avec un accent parisien déplaisant:

« La forêt tropicale, c'est merveilleux, je vous l'accorde... Mais moi, je n'en peux plus... Je m'en vais de ce pas plonger dans la neige! »

Je lui souris et il s'évapora, détrempé de pied en cap, caméra vidéo pendillante au bout du bras.

J'allais maintenant tenter de le contacter directement.

Cette version étourdie du succès me disait de ne plus attendre plus longtemps. Mon compagnon s'égarait.

Je participerais à cette expérience plus tôt que prévu.

Maintenant, en fait.

Je m'apprêtais à poursuivre ma randonnée au cœur humide du simulateur lorsque j'entrevis cette femme qui venait vers moi, langoureusement.

Ogive Chantier, ma compagne de toujours.

Comme sortie d'un rêve.

Elle me souriait avec quiétude, étrangement sereine qu'elle était. Pourtant, malgré cette étonnante douceur qui émanait de tout son être, j'étais dévoré.

Transfiguré.

Paralysé, hors d'haleine.

Amoureux, pour tout dire.

Ogive me fixait droit dans les yeux. Elle me rivait littéralement au sol.

Je quittai instantanément mon rôle.

Je n'étais plus cet homme d'affaires curieux, ambitieux et superficiel.

Je redevenais Ester De Méthyle, archéologue.

Archéologue au ^{XXX}e siècle de notre ère.

Nous en étions encore à nos premières tentatives. Nous étions jeunes. Il était un peu normal que sa personnalité influe sur ses méthodes d'analyse...

Nous étudions le ^{XX}e siècle.

Voilà ce que nous fabriquons de nos existences. Plus qu'une simple passion, qu'un mode de vie, nous tentons, chaque jour davantage, de comprendre.

Nous tentons de déchiffrer l'énigme de cette période de l'histoire de l'humanité où tout s'effondra.

Nous étudions le ^{XX}e siècle.

Le *Fatum* — c'est le nom de notre laboratoire de réalité virtuelle intégrale — ne nous sert qu'à cela. D'autres archéologues utilisent le *Fatum* autrement. Ils s'en servent à d'autres fins. Certains étudient la *Renaissance*, d'autres l'*Antiquité*, peu importe. Ils tentent eux aussi de comprendre. Mais Ogive et moi avons, depuis longtemps, décidé de nous limiter à une seule époque.

Et pas n'importe laquelle.

Le ^{XX}e siècle.

Le Siècle requin.

Elle me parla :

« Ester, mon amour, jamais tu ne pourras arriver à quoi que ce soit de cette façon... Je te regarde aller, depuis ce matin, du poste de surveillance du Fatum... Tu sais pourtant très bien que notre temps d'utilisation du laboratoire est extrêmement restreint... »

« Mais que fais-tu donc ? »

« Un réveil dans une résidence luxueuse, une douche, des vitamines... À la rigueur, la télévision, je comprends... Mais un emploi aseptisé, une visite dans un lave-auto, un repas extravagant, une rencontre d'affaires complètement inutile, une randonnée absurde dans un simulateur climatique... Et "le premier véritable programme intégré de traitement des eaux usées en Pologne ?" Ester ! Tu as même poussé la dérision jusqu'à te servir de leurs drogues préhistoriques... Un Xanax, Ester... Un Xanax... Un vulgaire anxiolytique... Vraiment ! »

« Mais où veux-tu donc en venir, mon ami ? Allez, suis-moi, cabotin... Quittons cet endroit... »

Bien sûr, Ogive avait raison. Mon utilisation du *Fatum* était manifestement frivole, aujourd'hui...

J'en conviens.

Mais comment résister ?

Comment résister à cette abondance, à cette existence incroyablement surnaturelle, celle d'un homme blanc, citoyen exemplaire d'un pays occidental de la fin du ^{xx}e siècle ? C'était plus fort que moi, il fallait que je la tente... Simplement pour me rendre compte, de moi-même, du degré d'insignifiance de cette incroyable prospérité. De ce manque de lucidité fascinant, mémorable et atroce. Afin de vivre, ne serait-ce que quelques heures, dans cette coquille aveugle.

Celle de l'apogée de la futilité.

Ogive marchait maintenant d'un pas ferme vers la sortie. Je lui emboîtai le pas.

Il y avait tant à voir.

Tant à faire.

Et, en raison de mon inconsistance et de mon manque de sérieux, il ne nous restait plus que quelques minutes d'utilisation du *Fatum* pour aujourd'hui.

Sans même nous parler, nous savions exactement où nous diriger. Par le biais d'un revirement virtuel, nous nous retrouvâmes dans un contexte immensément plus favorable aux observations que nous désirions réaliser.

Nous fîmes un bond temporel équivalent approximativement à cinquante ans. Nous quittâmes simultanément Montréal, le Québec, le Canada de l'an mil neuf cent quatre-vingt-treize.

Notre démarche serait intuitive. Il n'était pas question de tout avaler. C'était hors de question. Impensable.

Regarder, sentir, toucher et entendre.

S'intégrer, temporairement.

Nous serions étrangers pour toujours.

La chambre s'encombra. À chaque fois, nous l'imaginions sans peine, le même phénomène se produisait. Les gens hésitaient puis, au dernier moment, comme d'un seul bloc, se ruaient et entraient tous ensemble. Ogive et moi étions ici depuis plus de vingt minutes.

Un à un, ils entraient.

Sur mon épaule, je sentais la tête de ma compagne qui tremblait.

Elle était terrifiée.

Ces hommes et ces femmes nous troublaient au plus haut point.

Des *prisonniers politiques*, des *visionnaires* et des *fous*. Chaque catégorie englobait un peu la précédente. Puis la suivante.

Il y avait celui dont le regard m'inspirait, malgré lui, une frayeur sans nom. Impossible de s'en détacher. Un regard d'étain.

Connectif.

Sordide.

Résigné.

Ses yeux étaient intolérablement cernés, ou plutôt givrés par des auréoles noires obsédantes. Les yeux de cet homme détruit fixaient un point inutile dans l'espace: la limite, l'injustice.

Il y avait également celle dont la douceur égarée m'attrista aussitôt. Celle qui, sans préavis, gesticulait soudainement en des gestes interdits, compromettants.

Il y avait également sa copine, triste, frêle, soumise, celle dont l'incapacité totale à se défendre bouleversait tout mon être.

La résignation incarnée.

Sous le regard amusé du corps de garde, un jeune SS referma brutalement la porte. Un autre, par une minuscule ouverture sur le toit de la chambre à gaz, balançait sur nos têtes une pleine chaudière de cristaux de Zyclon-B.

Virtuellement, nous étions condamnés à mourir.

D'une mort atroce.

En pleine campagne polonaise.

Avant de perdre connaissance, je repensai brièvement au contenu du journal qu'Ester avait parcouru ce matin, à Montréal.

Je me remémorai sa profonde insipidité.

Je me réveille en sursaut, à l'intérieur du *Fatum*.

Ogive, à mes côtés, est en larmes.

Dehors, quelque part au ^{XXX}e siècle, on décharge des pommes de terre au pas de course*.

* Cette nouvelle est extraite du cycle *Venir après*.